

PICCOLO CORPO



« Sensible, poignant et mystérieux »

TÉLÉRAMA

« D'une grâce magnétique et d'une remarquable sobriété »

LE MONDE – à voir

« Déconcerte, envoûte et bouleverse »

Le JDD ★★★

« Un miracle ! »

CAUSETTE

« Un conte vertigineux »

3 COULEURS

« On n'a pas vu des personnages féminins filmés comme ça,
dans leur rapport à la maternité et à leur propre corps,
depuis *Portrait de la jeune fille en feu* »

SO FILM

« Le visage de la comédienne Celeste Cescutti est incroyable de versatilité :
à la dureté de ses sourcils de charbon répond la jeunesse d'un profil,
la pureté d'un visage de sainte »

LIBÉRATION

« Un conte puissant, simple et délicat, et d'une grande beauté visuelle »

LES FICHES DU CINÉMA ★★★

« Une histoire mystérieuse et envoûtante »

LES ECHOS

« Un voyage géographique autant que métaphysique
aux images saisissantes. »

BANDE À PART

« À travers des paysages somptueux,
une quête physique et spirituelle d'une beauté envoûtante »

L'HUMANITÉ

« Un premier film atypique, fable tellurique
sur la détermination féminine »

L'OBS



PICCOLO CORPO

LAURA SAMANI

L'odyssée mystique d'une mère prête à tout pour faire baptiser son enfant mort-né. Un beau portrait, dans l'Italie âpre du début du xx^e siècle.



Histoire d'un deuil, dans les brumes d'une Italie frissonnante et superstitieuse, quelque part au début du xx^e siècle. Dans un fruste village de bord de mer, Agata accouche de son premier bébé, qui ne survit pas. Tant pis, lui dit-on : elle est si jeune, elle en aura d'autres. Mais Agata s'entête dans sa douleur. Elle refuse que le défunt ne soit qu'un brouillon inutile, une enveloppe vidée, promise à l'oubli. Sur cette terre pétrie de craintes et de croyances, l'enfant mort-né est en effet condamné jusque

dans l'au-delà. Privée de baptême, son âme est promise à l'errance, piégée dans les limbes pour l'éternité.

Ce film sensible, poignant et mystérieux de Laura Samani raconte donc un étrange sauvetage : comment une mère, fragile et obstinée, charge la minuscule dépouille de son nouveau-né dans un coffre de bois, et part seule, en quête d'un sanctuaire lointain et isolé, où, selon la rumeur, il est possible de ressusciter un bébé le temps de lui donner le sacrement nécessaire, le précieux sésame pour le paradis. À

travers les bois hostiles et les montagnes humides, au hasard des rencontres, *Piccolo corpo* rappelle le décor rude et pictural de certaines œuvres des frères Taviani (la Sardaigne de *Padrepadrone*, entre autres). À la fois odyssée initiatique et réflexion originale sur une solidarité aux marges de l'identité féminine (où Agata, mère d'un fantôme, trouve le soutien inattendu de Lynx, beauté transgenre aux yeux émeraude), le film, révélé par la Semaine de la critique du dernier Festival de Cannes, bénéficie du charisme farouche de la comédienne Celeste Cescutti, bouleversante Agata, jusqu'au bout de son chemin de croix.

– **Cécile Mury**

| France/Italie/Slovénie (1h39) | Scénario : Marco Borromei, Elisa Dondi, L. Samani. Avec Celeste Cescutti, Ondina Quadri.

«Piccolo Corpo», sacrement bien

Laura Samani fait un récit loin de tout réalisme du deuil d'une nouveau-née dans l'Italie du XX^e siècle, que deux femmes parcourent dans un itinéraire captivant.

Le corps d'Agata se présente d'abord à nos yeux sous un voile qui le fait ressembler à la fois à une silhouette de mariée et de fantôme. Premier long métrage de l'Italienne Laura Samani, *Piccolo Corpo* se trame tout entier sur cette exploration de l'incarnation des croyances : au début du XX^e siècle, quelque part en Italie adriatique, comment le corps des femmes, son contour et son contenu, s'éprouve comme malédiction et comme miracle. S'il s'agit du récit d'un deuil – dès les premières minutes du film, Agata accouche d'une petite fille mort-née –, sachons gré à *Piccolo Corpo* de s'éloigner radicalement des rives du drame psychologique pour proposer un voyage plus opaque et défilant.

Dans un pays qui se parcourt comme une terre de contes ancestraux, Agata part de son île de pêcheurs morderée pour grimper vers les montagnes, en passant par les bois, à la recherche d'un sanctuaire où son enfant pourra faire l'expérience d'un souffle de vie, et ainsi quitter les limbes auxquels le condamne son absence de baptême. Entêtée et rêche comme son héroïne, le film pulse sa force dans les variations qu'il propose autour de ce corps premier, le corps sans vie et sans nom d'une petite fille, placé dans une boîte et attaché au dos de sa mère. Cette relique invisible devient le point d'attraction de celles que croisent Agata : qu'on cherche à lui voler sa boîte,

à tirer profit du lait qui coule encore de ses seins, qu'on lui coupe sa chevelure pour se rétribuer ou qu'on la prenne en pitié, cette mère sans enfant devient une anomalie dans le paysage, un corps qui fait désordre, laissant perler sang et lait.

A cet égard, le visage de la comédienne non professionnelle Celeste Cescutti est incroyable de versatilité : à la dureté de ses sourcils de charbon répond la jeunesse d'un profil, la pureté d'un visage de sainte. Face à elle, dans un geste qui pourrait un peu trop sentir le scénario mûrement soupesé pour faire écho au contemporain, Laura Samani place Lynx, un corps «fluide», tour à tour lutin des bois, brigand et femme en larmes. Si leur itinéraire reste captivant, c'est que la réalisatrice, caméra à l'épaule, ne se détache pas un instant de leur marche difficile et obstinée, et du paysage qui change autour d'elles sans que l'on en ait d'abord conscience : comme le langage (ces dialectes frioulan et vénète qui constituent le parlé de *Piccolo Corpo*), les reliefs parcourus retrouvent dans les plans un archaïsme simple, une puissance d'évocation décuplée par l'arrivée en leur centre de ces femmes déterminées. Dans un très beau final qui coupe définitivement les ponts avec tout réalisme, le corps d'Agata est rendu à son milieu premier, l'eau, tandis que la neige efface toute trace de son destin. Une façon de nous rappeler que les plus beaux films d'époque sont des films de fantômes, filmés dans leur précaire et transitoire retour à la vie.

LAURA TUILLIER

PICCOLO CORPO de LAURA SAMANI
avec Celeste Cescutti, Ondina Quadri... 1h 29.



Dans le film, le corps des femmes est à la fois vu comme malédiction et miracle. ARIZONA FILMS

« *Piccolo Corpo* » : la foi à toute épreuve d'une mère



C'est un film élémentaire, qui se rapporte entièrement à la terre, à l'eau et au ciel. Habité par les frémissements des vagues et du vent, le premier long-métrage de la réalisatrice italienne Laura Samani se pare d'une grâce magnétique et d'une remarquable sobriété. Une île du Frioul-Vénétie-Julienne, au tout début du XX^e siècle. Agata (Celeste Cescutti), une jeune femme, vient d'accoucher d'une enfant mort-née. Selon la tradition catholique, le prêtre du village refuse de baptiser ceux et celles qui n'ont pas vécu, les condamnant à errer dans les limbes. Pour donner un nom à sa fille, Agata s'enfuit de cette communauté de pêcheurs et entreprend un voyage vers les montagnes enneigées du Nord, où se tient un lieu de miracles : un « sanctuaire du souffle », où sa petite anonyme pourra sauver son âme.

Au-delà du récit documenté – ces sanctuaires ont existé par centaines dans les Alpes, dont deux cents en France, jusqu'au XIX^e siècle –, *Piccolo Corpo* façonne la belle idée que le pèlerinage d'Agata peut tout autant être un pont entre les vivants et les morts que l'accomplissement d'une révolte. Entre réalisme et symbolisme, le film offre des contrastes saisissants dont les plus belles scènes transforment le corps épuisé et ensanglanté de la pèlerine en rêverie aquatique. *Piccolo Corpo* se concentre sur la foi à toute épreuve de son héroïne, qui évoque le destin des suppliciés des contes sanguinaires des frères Grimm et se risque à l'austérité. **Maroussia Dubreuil**

**Le Journal
du Dimanche**

PICCOLO CORPO



"Piccolo corpo"
(Copyright Arizona Distribution)

De Laura Samani, avec Celeste Cescutti, Ondina Quadri. 1h29.

Au début du XXème siècle, Agata, mère d'un enfant mort-né, part à la recherche d'un sanctuaire pouvant redonner vie au nourrisson le temps de son baptême et le libérer des Limbes. Ce premier long métrage au croisement du conte initiatique, du récit historique et du film d'aventures traverse une Italie aux croyances et dialectes divers où naître femme n'a rien d'enviable. Avec beaucoup de finesse et sans afféterie, la réalisatrice orchestre la rencontre de deux solitudes et de deux mondes, le réel et le spirituel. Son film d'époque, résonnant par endroits avec la nôtre, déconcerte, envoute puis finit par bouleverser. Bap.T.

PICCOLO CORPO

SORTIE LE 16 FÉVRIER



Parmi les premiers longs qui laissent pantois trône en bonne place celui de Laura Samani, découvert à la Semaine de la critique à Cannes en 2021. Un conte vertigineux sur une jeune mère en deuil périnatal qui parcourt les montagnes italiennes au début du xx^e siècle.

Il y a des plans qui, s'ils ne sont pas totalement inédits, marquent l'esprit au fer rouge par la subtile modification qu'ils opèrent avec l'image de référence. Au début de *Piccolo corpo*, c'est celui où Agata, jeune habitante d'un village de pêcheurs italien, en l'an 1900, fuit seule et silencieusement en barque sur un bras de mer, la nuit, tel Charon traver-

sant le Styx. Le détail bouleversant, c'est qu'elle transporte sur son dos, dans une courte boîte en bois, son bébé mort-né. Symboliquement, bien sûr, la boîte pèse une tonne, et Agata est encore loin d'être remise physiquement de l'accouchement. Sauf que, incomprise par son compagnon, qui balaye l'événement en lui proposant de mettre vite un autre enfant en route, elle ne n'a d'autre choix pour affronter son deuil que de se lancer à corps perdu dans une quête impensable : parcourir les montagnes jusqu'à un sanctuaire où un rite insufflerait une unique respiration à l'enfant, condition pour pouvoir le baptiser et le prénommer. Dans cette épopée pour la paix des âmes, Agata croise la route de Lynx, jeune électron libre qui cache aussi un secret. Et la réalisatrice Laura Samani de réinventer les codes du buddy movie, dans une version aride et solennelle tout autant qu'épique. Des mille dangers qui guettent le duo, aucun n'a pourtant l'air d'affecter Agata. Elle qui a porté la

vie dans son ventre porte maintenant la mort sur son dos, sa propre enveloppe charnelle insensibilisée, réduite à la fonction de vaisseau. Les paysages merveilleux de mer et de montagne, les affres et les particularités des populations rencontrées sur le chemin, tout cela est égal — pour elle, mais pas pour le spectateur — tant qu'elle est en mission. Faisant souffler sur sa veine réaliste (le thème rarissime du deuil périnatal ; la vie dans la région à l'époque) un foudroyant vent mystique, Laura Samani sidère et implique. Pour finalement nous couper le souffle par un dernier plan inoubliable.

Piccolo corpo
de Laura Samani,
Arizona (1h29),
sortie le 16 février



TIMÉ ZOPPÉ

Trois questions

Comment le thème du film trouve un écho aujourd'hui ?

Les bébés mort-nés sont un des plus grands tabous sociétaux, mais je vois surtout ce sujet comme une métaphore de toutes les pertes. Notre société est proche de celle d'Agata : on a tendance à ne pas s'occuper de ce qui meurt ou est déjà mort, car ça nous met mal à l'aise. Agata, elle, se rebelle contre ce que lui dit sa communauté — « prie, tu vas oublier, des jours meilleurs vont venir ». Elle plonge dans la douleur.

À LAURA SAMANI

Quelles questions de représentation ça vous a posées ?

La plus grande portait sur le fait de montrer ou pas le corps du bébé. Finalement, comme pour le personnage taiseux d'Agata, j'ai décidé de laisser le plus grand champ possible à l'imagination. J'ai pris la décision inverse pour le corps d'Agata, sa nudité, le sang après l'accouchement. Dans notre culture, on ne peut montrer de vulve que si elle est totalement épilée et sexualisée. Mais, les gars, il y a les règles, on saigne !

La photographie est impressionnante. Comment l'avez-vous travaillée ?

Mitja Ličen, mon chef opérateur et caméraman, est très généreux et courageux. On a voulu filmer presque uniquement en lumière naturelle, donc c'était surtout la météo qui décidait. On a donc davantage parlé des mouvements de caméra, et on a opté pour une caméra portée, pour mieux sentir la douleur, la raideur, la fatigue d'Agata et de Lynx.

Sofilm

PICCOLO CORPO



Laura Samani, réalisatrice de ***Piccolo Corpo***

Tourné en frioulan et remarqué à la Semaine de la critique à Cannes, le film de Laura Samani dégage la même sensation de maîtrise, la même absence radicale de compromis qu'une Kelly Reichardt tendance *La Dernière Piste*. Et s'il faut forcer le jeu de la comparaison, il faudrait ajouter que l'on n'a pas vu des personnages féminins filmés comme ça, dans leur rapport à la maternité et à leur propre corps, depuis *Portrait de la jeune fille en feu*.

EN SALLES LE 16 FÉVRIER.



Piccolo corpo

de Laura Samani

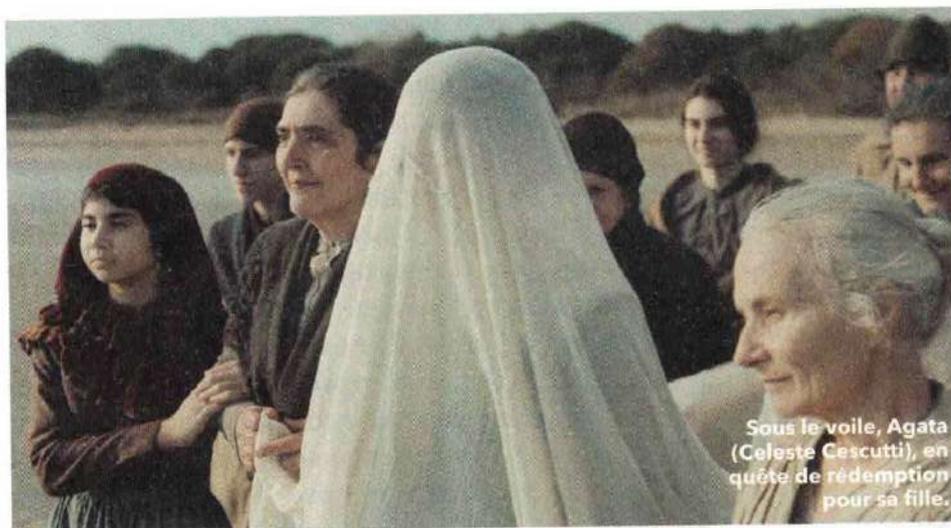
Italie, 2021. Avec Celeste Cescutti, Ondina Quadri.

1h29. Sortie le 16 février.

Piccolo corpo suit le périple de la jeune Agata (Celeste Cescutti) pour atteindre un sanctuaire où, lui apprend-on dans son village de pêcheurs de Vénétie, son enfant mort-né pourrait ressusciter le temps d'un souffle, afin d'être baptisé. Car, sans nom, le petit cadavre sera condamné à errer dans les limbes pour les siècles des siècles. La réussite du premier long métrage de l'Italienne Laura Samani est de se tenir en permanence sur la ligne de démarcation entre la chronique réaliste et la mythologie, sans jamais choisir entre les deux : la figuration de l'Italie de 1900

passé autant par l'utilisation du dialecte frioulan que par le voyage d'Agata au cœur de la pensée magique des populations d'un pays encore peu unifié. À tout moment, la linéarité du trajet est susceptible d'être déviée par les voies de traverse du conte, qui nimbent chaque personnage, chaque lieu (la mer, la montagne, le lac...) d'une aura de mystère. Le personnage de Lynx (Ondina Quadri), avec qui Agata noue une amitié de fortune pour atteindre son but, incarne peut-être le mieux cet équilibre : lui-même à la lisière entre deux genres, il ne devient jamais prétexte à une réflexion anachronique sur le masculin et le féminin. Son existence est un phénomène parmi les autres, comme tous les éléments qui constituent ce monde suspendu entre le profane et le sacré. Si *Piccolo corpo* n'a pas la rigueur troublante du cinéma de Lisandro Alonso, auquel il fait parfois penser, Laura Samani met en scène avec justesse la violence calme, presque douce, dans laquelle le corps d'Agata est pris.

Louis Séguin



Sous le voile, Agata (Celeste Cescutti), en quête de rédemption pour sa fille.

SUBVERSIVE AGATA

Il y a deux manières d'entrer dans *Piccolo Corpo*. On peut l'appréhender comme un chemin de croix au féminin, nimbé de mystères et de superstitions. On peut aussi le vivre comme une traversée rugueuse de l'Italie du début du XX^e siècle. Quoi qu'il en soit, ce premier film signé Laura Samani s'apparente à un miracle ! Précisément, il raconte la trajectoire d'Agata (Celeste

Cescutti), qui vit en 1900 dans un village de pêcheurs. Enceinte, elle accouche d'une fille mort-née qui doit donc, comme le veut la coutume, être entermée sans nom et sans baptême. Sauf qu'Agata ne l'accepte pas. Elle décide alors de prendre la route pour sauver l'âme de son bébé... Puisqu'il existerait un endroit dans les montagnes où l'enfant pourrait être ramenée à la vie, le temps d'un souffle, afin d'être baptisée. Portant ce petit corps (« *piccolo corpo* »,

en italien) dans une boîte sur son dos, Agata s'engage seule dans ce périple difficile, bientôt rejointe par un brigand énigmatique...

À la frontière du drame réaliste et du conte, *Piccolo corpo* est d'abord un éblouissement visuel. Mais ce qui frappe également, c'est la cohérence de son récit qui, à travers ses chemins de traverse et ses dialectes, nous parle finement d'une féminité rebelle.

Agata est une femme qui voyage seule (première transgression), une croyante qui questionne sa religion (deuxième interdiction) et, enfin, une mère qui refuse la loi des hommes et de Dieu (troisième subversion). Elle est d'autant plus captivante que Laura Samani n'en fait ni une héroïne ni une sainte. Juste un personnage différent, attachant, très émouvant. ● A. A.

Piccolo Corpo, de Laura Samani. Sortie le 16 février.



Cinéma

“Piccolo Corpo”, le récit d’un deuil et de l’émancipation d’une femme

par Marlène Duponchel
Publié le 14 février 2022 à 10h38
Mis à jour le 15 février 2022 à 11h33



↑
© Anzoum Distribution

Pour son premier long métrage, sélectionné à la Semaine de la critique à Cannes en 2021, Laura Samani raconte le récit intime d’une femme confrontée à la perte de son enfant.

Depuis que Jane Campion (*La Leçon de piano*) et Céline Sciamma (*Portrait de la jeune fille en feu*) en ont dépoussiéré les enjeux pour en remanier le sens, le film d’époque s’est paré d’une dimension nouvelle.

À l’habituel regard rétrospectif censé trouver dans le passé les indices de notre présent, s’est ajouté un regard féministe visant à révéler une histoire à contre-courant, celle du féminin négligé par les imaginaires des romans, des films... Aujourd’hui *Piccolo Corpo*, premier long métrage de la cinéaste italienne Laura Samani, vient se glisser avec élégance dans ce même corpus.

Comme ses aînés, il s’intéresse à la condition d’une femme, Agata (Celeste Cescutti), sitôt mère que déjà meurtrie par la perte de son nourrisson dans l’Italie du début du XXe siècle, monde hostile pour les femmes dépossédées de tout – “*Ils nous ont tout pris*”, dira l’une d’entre elle. Agata se met alors en tête de baptiser son enfant mort, de lui donner un nom, seul moyen pour elle de faire son deuil et de rendre grâce à cette existence, aussi furtive fût-elle.

Le récit d'une marche émancipatrice

L'acharnement avec lequel la jeune femme entreprend alors le périple qui doit la mener vers les montagnes, dans un endroit surnaturel qui pourrait redonner, dans un ultime souffle, vie au petit cadavre, vaut aussi bien comme la mise en scène symbolique d'un deuil, chemin de croix qui s'éprouve dans la chair, que comme le traçage d'un récit d'émancipation.

Le choix de ne filmer que cette marche, cette avancée laborieuse dans une nature à la fois enivrante et hostile, donne toute sa puissance discrète à ce premier long métrage rugueux et doux comme les roches de son décor. Au début du film, lorsqu'elle pénètre la forêt inquiétante, Agata est saisie d'effroi par un sifflement lointain. Cette petite musique, que Laura Samani rend absolument terrifiante, fredonne quelque chose de primaire et d'ancestral, socle d'une misogynie diffuse et ordinaire : c'est l'infatigable mythe du petit chaperon rouge et du loup, de la proie et du chasseur.

Pourtant ici, en lieu et place du prédateur attendu, c'est un autre visage qui apparaît : Lynx (Ondina Quadri), peau brune et yeux bleus perçants, il ou elle, allié-e, ami-e, et peut être en secret-ète amant-e... Plus d'agneau et de bête aux dents acérées, plus de dominants, plus de dominées. Comme ses aînés, *Piccolo Corpo* finit par écrire une histoire à deux avec la ferme croyance d'une égalité possible à restaurer.

«Piccolo Corpo» fait des miracles

Jean-Michel Frodon — Édité par Léa Polverini — 16 février 2022 à 13h05

Le premier film de Laura Samani conte l'odyssée fantastique d'une jeune paysanne et se révèle être une splendide aventure du regard et des émotions.

Ce sont deux inconnues. Deux jeunes femmes habitées d'une force intérieure impressionnante. Ce qu'est cette force restera innomé pour la première, Agata, paysanne du Frioul au début du XX^e siècle, mais est très clair pour la seconde, Laura Samani, cinéaste italienne d'aujourd'hui. Cette force s'appelle le cinéma.

Le film s'ouvre par un cérémonial étrange, accompagnant Agata, qui s'apprête à accoucher, entourée d'autres femmes. Sur une plage hivernale, des femmes de pêcheurs misérables pratiquent un rituel mi-chrétien mi-païen. L'accouchement se passe mal, le bébé est mort. Pire, pour toutes et d'abord pour la jeune maman, il est mort sans avoir pu recevoir les sacrements : son âme est condamnée à errer éternellement dans les limbes.

Contre l'avis de son mari et du prêtre, les deux seules autorités alentours, Agata refuse. Un mot lâché par une des femmes, une bribe d'information livrée par un rebouteux, la convainquent que là-bas, loin dans les montagnes, se trouve un lieu qui sauve. Un monastère où s'accomplit le miracle d'un bref retour à la vie, le temps d'offrir à sa fille morte-née le passeport pour l'autre monde. Piccolo corpo est le récit de cette quête.

Deux fois un acte de foi, donc. Double aventure semée d'embûches, tant la possibilité de réaliser un film passionnant, impressionnant de beauté et emportant une totale adhésion, paraît aussi improbable que la capacité de son héroïne à accomplir son trajet et obtenir ce qu'elle cherche.



Le premier rituel, tourné vers un avenir à inventer, à conquérir. | Arizona Distribution

On ne dira pas ici ce qu'il advient in fine d'Agata et de son bébé, mais nulle raison de dissimuler qu'en tout cas, la quête de la réalisatrice, qui signe son premier long métrage, est une éclatante réussite.

L'amour et la croyance

Et si l'amour et la croyance sont les énergies qui portent la jeune femme en route par les chemins dangereux, les puits de mine obscurs, les frimas et les menaces qui la cernent, ce sont les mêmes puissances qui guident la composition de chaque plan, le rythme des séquences, l'usage des lumières et des sons.

Amour des visages regardés avec une sorte d'affection à la fois étonnée et confiante pour ses acteurs non professionnels, amour de sa langue, le frioulanet, au-delà de ce seul idiome, des multiples formes d'expression inscrites dans des histoires collectives, amour des paysages et des objets.

Croyance dans la capacité des ressources du cinéma de rendre simultanément crédible et magique ce récit d'un autre temps, d'un autre monde.

La violence des hommes, en particulier contre une jeune femme seule, la noirceur de la misère, l'âpreté des conditions de vie dans cette région italienne aux confins des Balkans multiplie les crises qui jalonnent le chemin d'Agata.



La traversée, à la fois très physique et habitée par un sens obscur, d'un monde hostile et magnifique. | Arizona Distribution

Mais la crise, le trouble, sont bien plus amples et profonds encore. Ils se trouvent dans l'alliage indéfaisable de la folie du projet qui motive cette odyssee, et de la sincérité absolue de celle qui s'y est lancée.

Il sera toujours loisible d'apprendre ensuite que le lieu cherché par Agata a bien existé, et qu'ont existé durant des siècles en terres catholiques des dizaines, peut-être des centaines, de ces «sanctuaires à répit» où les bébés mort-nés étaient supposés revenir brièvement à la vie, le temps d'être baptisés et donc enterrés en terre consacrée.

Cette légitimation historique importe moins dans le mouvement intérieur du film (qui n'en fait jamais état) que l'énergie qui le porte: une énergie mystique, au sens strict, mais où la religion n'est pas l'essentiel.

La ligne droite et la volute

Ce trouble s'incarne aussi dans le surgissement de cette personne qui s'est elle-même baptisée Lynx –le baptême, attribution du nom comme rite d'entrée dans la communauté, est l'un des ressorts souterrains du film. L'ambivalence à tous égards de Lynx, le magnétisme de sa présence, et finalement son rôle dans le déroulement d'un récit qui semblait d'abord ne pas être le sien, participent de cette finesse active qui porte le film.



Lynx (Ondina Quadri) par qui le trouble arrive, et peut-être aussi le salut. | Arizona Distribution

Ce qu'est et n'est pas Lynx, la manière dont les autres perçoivent sa nature et ses comportements sont à la fois un ressort dramatique de la fiction et une manière de déplacer celle-ci, de la réorganiser de l'intérieur, jusqu'à des développements que nous ne dévoilerons pas ici.

Agata était une force rectiligne entièrement focalisée sur son but; Lynx est un être multiple, pouvant suivre plusieurs directions. La ligne droite de l'une et les circonvolutions de l'autre donnent à Piccolo Corpo sa dynamique vivante, qui échappe constamment à ce que les films d'époque en costume ont si souvent de figé ou de guindé.

Tout est à vif dans les images que compose Laura Samani, selon une alchimie imperceptible qui, exactement du même mouvement, respire de manière très physique et se sature d'impressionnantes splendeurs visuelles, où passe la mémoire des grands peintres flamands du monde rural.

Révélation et confirmation

Véritable révélation, Piccolo Corpo est aussi une heureuse confirmation: celle de la résurgence en Italie d'un cinéma ambitieux, inventif, singulier. Si Alice Rorhwacher et Pietro Marcello en sont les figures les mieux reconnues, et Michelangelo Frammartino d'ores et déjà une valeur sûre, Leonardo Di Costanzo, Federico Ferrone et Michele Manzolini, Stefano Savona, Alessio Rigo de Righi et Matteo Zoppis, Danilo Caputo, ou encore Emma Dante et Ascanio Celestini, aussi très actifs au théâtre, participent de ces recherches aussi diverses que prometteuses. Et c'est comme une offrande supplémentaire de la part de Piccolo Corpo d'être, aussi, un signe éclatant de cette promesse collective.

« PICCOLO CORPO » : LA MALDONNE À L'ENFANT

REMARQUÉ AU DERNIER FESTIVAL DE CANNES, LE PREMIER FILM DE LAURA SAMANI RACONTE LE DEUIL ET LA MATERNITÉ. MYSTÉRIeux, ONIRIQUE ET ÂPRE.

BENJAMIN PUECH bpuech@lefigaro.fr

D rôle d'histoire. Étrange et limpide à la fois, elle a tout d'un rêve. Elle commence au bord de la mer. Une cérémonie emmène des femmes en haillons dans l'eau, au rythme de chants râpeux en l'honneur de la Vierge. Au milieu d'elles se trouve une femme enceinte. On ne sait rien d'Agata sinon qu'elle est belle, le visage barré par des sourcils noirs. Plus tard, son enfant meurt sans avoir eu le temps de respirer. Pas baptisé, donc. Les limbes l'attendent pour l'éternité. Le prêtre est formel là-dessus. « *Ton cœur finira par oublier* », assure une vieille édentée.

Incarnée par Celeste Cescutti (prénom qui aurait d'ailleurs joliment convenu au personnage), Agata n'en croit rien, remonte sa longue jupe de bure et grimpe dans la montagne. Sous le bras, la boîte où git le cadavre de son enfant. Elle a en-



tendu parler d'un sanctuaire où, miraculeusement, les bébés ressuscitent le temps d'être baptisés. La caméra la suit comme une voleuse, louche sur ses mains ou son visage. Une lumière très blanche tombe sur elle. Mais où som-

Celeste Cescutti incarne une mère en deuil en quête d'un sanctuaire où les enfants mort-nés ressuscitent le temps d'être baptisés.

ARIZONA FILMS DISTRIBUTION

mes-nous, que diable? Et à quelle époque?

Dans ce premier film présenté à la Semaine de la critique du Festival de Cannes l'année dernière, la réalisatrice efface les repères, montre des granges ou des maisons dont on peine à deviner l'époque. Glisse un pistolet à poudre du XIX^e siècle à côté de coiffes moyenâgeuses. Les dialogues en disent trop peu pour comprendre, assez pour attiser la curiosité. Grâce au synopsis, on sait tout de même que l'histoire se déroule aux alentours de 1900 dans le nord-est de l'Italie.

Un monde sans hommes

Une jeune androgyne aux airs de renard aide la pauvre Agata à traverser un lac, une forêt et une vallée pour rejoindre le sanctuaire. La quête silencieuse de cette mère rendue mutique par le deuil occupe tout le film. Les hommes en sont d'ailleurs parfaitement absents. Ne pas y voir de misandrie : les femmes n'ont pas forcément une belle âme ici. Les paysan-

nes, le visage marqué comme dans un tableau de Piero della Francesca, cachent toutes quelque chose. Les vieilles qui soignent le sexe sanguinolent d'Agata (on ne nous cache rien) exigent, en échange, ses beaux cheveux noirs. Le transfert est symbolique.

Si le voyage d'Agata fascine, l'arrivée à destination laisse perplexe. La réalisatrice fait le choix de ne pas choisir, mélange la chute et la rédemption dans le dénouement. Il manque un peu de mystère, de cette bizarrerie qui traverse tout le film et qu'on espérait éclatante à la fin. Qu'importe, une cinéaste est née. Notons aussi cette chose réjouissante : elle ne pourra pas faire plus déprimant à l'avenir... ■



« Piccolo Corpo »

Historique de Laura Samani
Avec Celeste Cescutti, Ondina Quadri
Durée 1 h 29

■ L'avis du Figaro : ●●○○

"Piccolo Corpo", étrange et très romanesque premier film italien

Entre réalisme et fantastique, la jeune réalisatrice italienne Laura Samani signe un film où l'art du récit est au service d'un sujet hors normes, une quête mystique.

Article rédigé par Jacky Bornet

Premier film de la réalisatrice italienne Laura Samani, *Piccolo Corpo* dans les salles mercredi 16 février, sort des sentiers battus en suivant le parcours initiatique d'une jeune femme en 1900, mère d'une enfant mort-née. Son projet : sortir sa fille des limbes au terme d'un pèlerinage. Sujet original, à la mise en scène maîtrisée, ce très beau film augure une cinéaste à suivre.



Marco Borronei et Elisa Dandì dans "Piccolo Corpo" de Laura Samani (2022). (ARIZONA DISTRIBUTION)

Romanesque

En Italie, en 1900, dans un village de pêcheurs, Agata accouche d'une enfant mort-né, donc condamnée à errer dans les limbes, faute d'avoir été baptisée. On lui conseille de se rendre au-delà de la montagne, dans un sanctuaire où son bébé pourrait être ressuscité le temps de lui donner un nom. Trouvant sur sa route un petit voyou, Lynx, tous deux entreprennent un voyage périlleux, espérant à son terme accéder à une révélation.

Ancré dans un milieu rural rugueux, *Piccolo Corpo* entremêle picaresque, dans son récit de voyage, gothique, lors de la traversée de la mine, et survie quand Agata et Lynx traversent la montagne. Cet ensemble romanesque est nimbée de mysticisme dans la mission dont s'est investie cette jeune mère illuminée, qu'interprète l'actrice inspirée Celeste Cescutti.

Spiritualité

Une même spiritualité du quotidien est perceptible dans le récent *Lamb*, avec Noomi Rapace. Le parcours d'Agata s'enrichit de rencontres dangereuses qui font penser à *L'Homme qui rit* de Hugo, la traversée des souterrains de la mine évoque *Melmoth, l'homme errant* de Mathurin, et la traversée de la montagne, *Croc-Blanc* de Jack London. Situé en 1900, le film ne cherche pas à reconstituer l'époque, il se déroule tout en extérieur.

La foi, l'épreuve, la pugnacité sont au cœur du film. La rencontre d'Agata avec Lynx, petit malfrat qui veut se ranger des voitures, donne de l'humanité à des personnages qui évoluent tout le long du récit. Elle, avec sa mission mystique, lui, avec son désir d'une nouvelle vie, cherchent une rédemption qui sera l'aboutissement du voyage.

Dans les limbes, caméra à l'épaule

***Piccolo corpo*, de Laura Samani,
Italie-France-Slovénie, 1h 29**

Pour son premier long métrage, présenté lors de la Semaine de la critique à Cannes, la réalisatrice italienne Laura Samani livre un témoignage intense et bouleversant sur la maternité et la condition féminine. *Piccolo corpo* retrace l'aventure d'Agata, interprétée par Celeste Cescutti, qui accouche d'un enfant mort-né condamné, alors, à errer dans les limbes, un état incertain aux frontières de l'enfer. La jeune mère, déterminée à donner un nom à sa fille, se lance dans un voyage long et périlleux dont l'issue permettra à l'enfant de recevoir l'eau sainte. Filmée caméra à l'épaule à travers des paysages somptueux, cette quête physique et spirituelle d'une beauté envoûtante explore des croyances populaires sur un fond sonore magique et folklorique. ■

NINA MERLE



Piccolo Corpo Laura Samani



« Tu me comprends ? »

Lorenzo Codelli

Sortie le 16 février

Italie/France/Slovénie (2021) 1 h 29. Réal. : Laura Samani. Scén. : Marco Borromei, Elisa Dondi, Laura Samani. Dir. photo. : Mitja Ličen. Déc. : Račbela Meliadò. Cost. : Lovelana Buscemi. Mont. : Chiara Dainese. Prod. : Nadia Trevisan, Alberto Fasulo. Cies de prod. : Nefertiti Film, Rai Cinema, Tamsa Film, Vertigo. Dist. : Arizona Distribution.

Int. : Celeste Cescutti (Agata), Ondina Quadri (Lynx), Marco Geromin.

Voir aussi n° 728, p. 102, Cannes 2021.

DES ANCIENNES PARABOLES bouddhistes aux chroniques journalistiques actuelles, en passant par les contes de fées de l'Empire allemand, les légendes des mères courage qui essaient de redonner un souffle de vie à leur bébé monté au ciel en s'échappant trop vite de leur vagin protecteur sont innombrables. Dans son Frioul, Laura Samani a découvert « un sanctuaire qui, jusqu'au XIX^e siècle, aurait été un lieu de miracles particuliers : on disait que les enfants mort-nés pouvaient y revenir à la vie, le temps d'un souffle. De tels miracles permettaient le baptême de ces enfants mort-nés, sinon condamnés à être enterrés sans sépulture chrétienne [...]. Ce genre de lieux existait partout dans les Alpes ».

Le panthéiste Werner Herzog et le catholique John Ford sont les deux « pères » du premier « petit corps » accouché par la réalisatrice. On y respire le souffle du Far West en passant, le souffle coupé, des plages de l'Adriatique aux reliefs alpins, des rivières arides aux embuscades au fusil, des feux de bois nocturnes aux grottes cavernueuses, des lacs éthérés aux villages perchés. Agata, la mère née tout près de la mer, transporte la dépouille de sa fillette sur son dos, dans une boîte. Elle part à la recherche d'un endroit lointain où la faire respirer un instant. Elle est aidée par Lynx, personnage androgyne ressemblant à Janet Leigh dans *L'Appât* d'Anthony Mann.

Les non-professionnelles Celeste Cescutti et Ondina Quadri réagissent naïvement aux événements imprévisibles, telle la météo changeante. Ce sont les symboles conscients d'une

époque de superstitions, de soumission des femmes aux pouvoirs masculin, familial et religieux. Entre mille autres peurs, il y a celle de tomber amoureuses l'une de l'autre, Dieu nous en préserve !

Peut-être le John Ford du *Fils du désert* n'aurait-il pas montré le bébé au sourire béat en gros plan. Plutôt que de souligner le sanctuaire, flamboyant comme l'enfer, il aurait préféré l'héroïsme « viril » de Lynx, mécréante jusqu'à ce moment-là. Elle ose baptiser « Mer » le poupon d'Agata, sa copine « salée », disparue sous les eaux douces d'un lac enchanté. De son côté, le Werner Herzog d'*Aguirre* aurait peut-être élevé cette parabole biblique sur le bien, le mal, le rien, à un niveau plus métaphysique.

Piccolo corpo, pousse la démonstration le plus loin possible : comment des langues et des cultures différentes peuvent, en dépit de toute entrave, communiquer entre elles, se mélanger, pour chercher un but commun. « Tu me comprends ? », demande Agata, dans son dialecte de Marano Lagunare, presque vénitien. Lynx lui répond en dialecte de la Carnie, proche du frioulan. En l'absence de frontières visibles dans ces immenses territoires habsbourgeois, la langue « italienne » n'a encore aucune valeur. C'est le fascisme, comme le note Laura Samani, qui unifia de force les langues de la péninsule, suivant la grandeur et la lourdeur des studios mussoliniens de Cinecittà.

Piccolo corpo est produit par Nefertiti Film, fondée par Nadia Trevisan et Alberto Fasulo dans leur studio high-tech de San Vito al Tagliamento (Pordenone). Fasulo s'est affirmé en se dévouant aux traditions de sa propre terre. Dans *Rumore bianco* (2008), il capturait les bruits du Tagliamento, dans *Menocchio* (2018), il suivait un hérétique du XVI^e siècle. Des « petits corps » surgissent un peu partout dans les provinces italiennes, s'inspirant du maître de la délocalisation, Ermanno Olmi. ■

La Vie aime beaucoup.



C'est une histoire de mort mais aussi de renaissance. Une histoire située dans l'Italie rurale du XIXe siècle, avec ses croyances et ses superstitions, mais aux accents contemporains. Une femme de pêcheur, Agata, quitte les rives de l'Adriatique et entreprend seule et contre l'avis de tous un périple dans les montagnes du nord : elle porte la dépouille de son bébé, une fillette mort-née en direction d'un sanctuaire où, dit-on, son enfant pourra retrouver un souffle de vie, le temps nécessaire pour être baptisé, acquérir un nom et échapper aux limbes éternels. Sa route va croiser celle de Lynx, personnage androgyne mais aussi des brigands sous la houlette d'une aventurière.

Autant de figures féminines (interprétées par des non-professionnelles) qui prennent en charge leur destin, tentent de s'affranchir de leur rôle ou d'une identité assignée, parfois en marge de la loi des hommes. *Piccolo corpo* n'est ainsi jamais loin du voyage initiatique, voire métaphysique. Avec pour cadre des paysages, de plus en plus sauvages et austères, au fil de la marche vers le sanctuaire. La beauté de la photographie, qui n'est pas sans évoquer l'œuvre d'Ermanno Olmi (*l'Arbre aux sabots*), ajoute encore à l'atmosphère envoûtante de ce premier long métrage, mélange de mystère et de réalisme profane. F.T.